Zeitschrift: Ingénieurs et architectes suisses
Band: 127 (2001)
Heft: 23

Artikel: Albert Jacquard: un bref portrait
Autor: Haus, Maya
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-80077

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

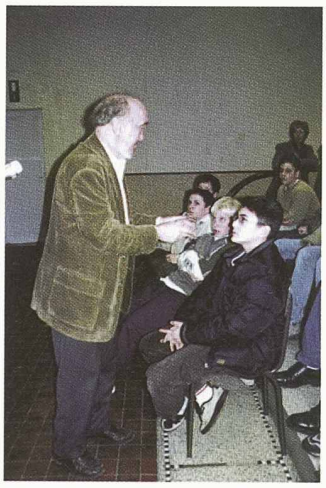
Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Maya Haus

Albert Jacquard: un bref portrait



Dans le cadre de la Journée culturelle «Fascination du son» du 29 novembre, la sia a invité M. Albert Jacquard à titre de conférencier principal. Or si son nom et sa personne sont aujourd'hui familiers à un large public francophone, cette notoriété ne semble pas aussi étendue en terres alémaniques. À l'intention de leurs lecteurs et des auditeurs qui iront l'écouter à Lucerne, *TRACÉS* et *tec21* ont donc choisi d'esquisser un portrait de l'homme et de son œuvre.

Le polytechnicien qui emprunte des chemins de traverse

Né le 23 décembre 1925 à Lyon, Albert Jacquard a d'abord été élève de l'Ecole polytechnique (promotion 1945) pour être ensuite nommé au sein de la *SEITA* (Société nationale d'exploitation industrielle du tabac et des allumettes). Il s'y occupera d'organisation du travail, d'organisation administrative et d'études économiques liées à la fiscalité, avant de passer au Ministère de la santé publique où, comme sous-directeur du Service de l'équipement, il anime les études en vue de mieux orienter les investissements hospitaliers.

Si son parcours est jusque-là conforme à la tradition française établie (qui veut que les fameux diplômés de l'X intègrent ensuite les rouages d'un grand corps de l'Etat pour y mener une belle carrière), Albert Jacquard l'infléchit en 1961 pour retourner à l'Université afin d'y étudier la biologie. Après cette seconde formation, il se spécialise en génétique des populations, fait un séjour comme chercheur à l'Université de Stanford, puis retourne en France où il prend en charge le Service de génétique de l'Institut national d'études démographiques. Ses travaux s'orientent alors dans deux directions: l'étude de modèles mathématiques décrivant l'évolution génétique d'une population et celle, concrète, du patrimoine génétique de groupes humains isolés (Touaregs, Dogons, Esquimaux). Professeur à l'Université de Paris VI et à l'Université de Genève, il a également été chargé de cours à Montréal et à Louvain et a publié divers ouvrages scientifiques qui ont marqué sa discipline.

Mais là encore, Albert Jacquard ne s'est pas tenu aux sentiers battus du professorat ou cantonné dans le statut de chercheur: très tôt dans cette deuxième partie de sa vie professionnelle, il lui est apparu urgent de faire partager à un public plus large l'essentiel des leçons découlant de sa discipline. Servi par un grand talent didactique et mû à la fois par l'exigence de vérité, la nécessité éthique et son souci de l'humain, le scientifique rigoureux se fait alors communicateur et diffuseur de connaissances et d'idées qu'il va exposer et débattre bien au-delà des cercles réputés «cultivés».

Dès les années 70, ses livres destinés au grand public connaîtront le succès, à commencer par «Eloge de la différence – La génétique et les hommes» (Le Seuil, 1978), qui sera suivi par près de vingt autres jusqu'au récent «À toi qui n'est pas encore né(e)», écrit sous la forme d'une lettre à un arrière-petit-enfant vivant en 2025, soit l'année du centième anniversaire de l'auteur. Au cours de la dernière décennie du XXe siècle enfin, Albert Jacquard a commencé à s'exercer à la non-obéissance, voire à la révolte civile et civique en prêtant son concours et son nom à des militants en lutte pour venir en aide aux plus démunis en France (immigrés sans-papiers et personnes sans-logis).

Ce déploiement lui a parfois valu des critiques meurtrières, à l'occasion un procès, mais n'ont fait que renforcer ses convictions. Comme il le dit d'une manière très personnelle dans son dernier livre: «A dix-huit ans, (...) j'avais cru faire un choix délibéré, affronter les obstacles que je m'étais désignés, progresser vers l'autonomie. J'avais alors certes "gagné", mais sans me rendre compte que la véritable victoire aurait été la remise en question des règles du jeu. Mes succès étaient dus à ma capacité à comprendre ce que les programmes me demandaient de comprendre (...). Avec ce comportement, celui qui veut avant tout "réussir" entre à Polytechnique ou à l'ENA, il fait une belle carrière, il peut justifier le sort confortable que lui accorde la société par l'efficacité de son action. Oui, il est un bon ingénieur, un bon scientifique, un bon gestionnaire; il est compétent, il est honnête (...). Il fait partie de l'élite. En réalité, son rôle est celui d'un soutier du Titanic, lançant avec vigueur des pelletées de charbon dans la chaudière pour accélérer la "marche" vers l'iceberg. Se contenter d'être efficace, c'est ne pas se demander au service de quel demain est mis l'effort d'aujourd'hui; c'est trahir sa condition d'homme. Un demi-siècle plus tard, j'ai enfin compris qu'en chaque acte, l'important est sa finalité».

L'infatigable pourfendeur d'une science sans conscience

L'action d'Albert Jacquard pour faire progresser la compréhension de la démarche scientifique, tout en dénonçant les interprétations abusives de ses acquis, s'appuie avant tout sur un certain nombre de savoirs et de faits rigoureux, qu'il rappelle inlassablement et qu'il développe de manière différente tout au long de son œuvre. En fait, s'il se trouve répéter toujours la même chose – comme il a lui-même eu l'occasion de le dire dans *Le Monde*, au début des années 80, à propos d'une de ses conférences – c'est que des principes en apparence simples et supposés connus, ne sont en réalité toujours pas compris et acceptés dans leurs implications ou, pire, servent à justifier des aberrations que notre société friande de «science» cherche à étayer.

Par le jeu de citations choisies et pour ceux qui ne connaissent pas Albert Jacquard, nous avons donc convoqué ci-après quelques-uns de ses «chevaux de bataille», tout en encourageant vivement le lecteur à se plonger dans les contextes originaux. Les chiffres entre crochets renvoient à la bibliographie en fin d'article.

Sur la science

«C'est cela la science, et je t'en parlerai souvent: un effort jamais achevé pour naître au monde en faisant naître en notre esprit un modèle du monde.» [1]

«Le rôle de la science n'est pas de fournir infailliblement des réponses claires à toutes les interrogations. A certaines questions il ne faut pas répondre; donner une réponse même partielle ou imprécise à une question absurde c'est participer à une mystification, cautionner un abus de confiance.» [2]

«Les discussions sur le sexe des anges ont, durant toute une période, mobilisé d'excellents esprits, en pure perte. (...) Une réponse exacte à une question mal posée, ou trop partielle, peut constituer une tromperie. Nous savons maintenant que la science ne peut être neutre; son objectif principal ne doit pas être de répondre aux questions, mais de préciser le sens de ces questions.» [3]

«La science peut être un outil de libération, mais peut aussi devenir un outil d'oppression; pour éviter ce détournement, ceux qui la font progresser doivent partager leur savoir en s'exprimant de façon à être entendus de tous.» [4]

Sur la spécificité humaine

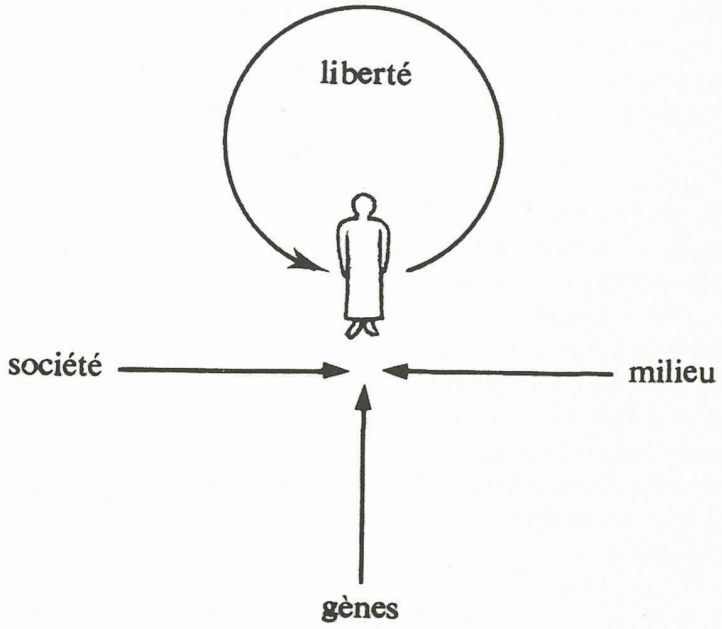
«..., nous sommes les seuls êtres vivants à avoir su mettre en place une troisième source d'informations: en plus de ses gènes et du milieu qui l'environne, le petit d'homme dispose, grâce au langage et à l'écriture, d'une mémoire, extérieure à lui-même et aux autres, où est inscrit l'ensemble de l'expérience humaine. (...) Au confluent de trois sources, l'homme a pu, grâce à leur interaction, bénéficier d'un extraordinaire privilège: être source de lui-même.

(...) L'individu n'est pas seulement un objet fabriqué par ses gènes, par son milieu et par la société dont il fait partie; il est aussi un sujet qui, pour une part, se fabrique lui-même.

Encore faut-il que les apports des trois autres sources aient été suffisants pour lui permettre d'accéder à une complexité suffisante, et surtout que les influences extérieures, celles de la famille ou celles de la société, ne viennent pas empêcher cette autostructuration de se développer.

Un système social est, il me semble, "fasciste" dans la mesure où il nie cette quatrième flèche (fig. 1), où il considère chaque être comme le résultat des seuls apports extérieurs. Même s'il bénéficie de toutes les attentions nécessaires pour lui donner un corps vigoureux et une tête bien remplie, il n'est finalement qu'un objet fabriqué si on ne lui permet pas d'entrer lui-même dans le processus de sa propre créa-

Fig. 1: «L'individu n'est pas seulement un objet fabriqué par ses gènes, par son milieu et par la société dont il fait partie; il est aussi un sujet qui, pour une part, se fabrique lui-même.»



1

tion, ou si on le conditionne de façon à éviter cette auto-création.» [5]

Sur l'abus d'outils tels que le nombre, la mesure du QI, la hiérarchisation ou la notion d'ordre

«Constater que deux objets ne sont pas égaux n'entraîne que l'un est supérieur à l'autre que si ces objets sont des nombres; dans tous les autres cas, on peut seulement affirmer qu'ils sont différents. Tout élève d'une classe de 6e trouvera qu'il s'agit là d'évidences. Il est remarquable que certains psychologues constatant une non-égalité concluent qu'il y a nécessairement supériorité et infériorité». [6]

«Car dans notre société, on pose trop facilement la question : puisqu'ils sont différents quel est le meilleur? On s'efforce de fonder une hiérarchie. Je crois vraiment qu'il y a là une erreur de logique complète: admettre des hiérarchies peut être très utile pour que la société fonctionne, mais il s'agit de hiérarchies fonctionnelles (lorsque l'on monte au Mont-Blanc, il est utile qu'il y ait un premier de cordée), le biologiste n'a rien à en dire. Mais on évoque en fait une hiérarchie globale: quel est le meilleur ? quel est le plus doué? quel est le plus intelligent? Or pour parler du plus doué ou du plus intelligent, il faut admettre que le don en question, l'intelligence en question, se mesurent avec un seul nombre. Si vous admettez que l'intelligence est multidimensionnelle, vous ne pouvez plus utiliser les termes "plus" ou "très". Ça n'a pas de sens. L'unidimensionnalité est la condition de la hiérarchie. Or qui irait prétendre que l'intelligence est unidimensionnelle? Peut-être ceux qui croient au QI et encore, ils disent eux-mêmes que ce n'est qu'un élément parmi d'autres. Nous vivons malheureusement dans une société qui cherche à fonder partout une hiérarchie, ce qui est la source de tous les mépris, la source de tous les racismes. (...) Trop souvent l'on croit que le mépris peut être fondé sur une réalité biologique. Si c'était vrai il faudrait le dire, et je serais, je vous assure, le premier à le dire. Mais il se trouve que tout, dans l'apport actuel des sciences, nie les hiérarchies en valeur et par conséquent nie que l'on puisse fonder un mépris quelconque sur la connaissance du réel.» [7]

«Toute tentative de justification des inégalités sociales s'appuyant sur des mesures telles que le QI et des concepts tels

que l'héritabilité constitue donc une utilisation frauduleuse des apports de la science. Tout programme prétendant améliorer le "potentiel intellectuel" d'un groupe au moyen de mesures eugéniques ne peut être qu'une escroquerie morale». [8]

«L'emploi du mot "ordre", compte tenu des relents vaguement arithmétiques ou puissamment esthétiques qui lui sont attachés, est souvent un abus de confiance (comment refuser de défendre l'ordre?). (...) la vie s'efforce de se frayer un chemin entre le désordre généralisé, qui marque l'offensive de la mort, et l'ordre absolu, qui signifie la victoire de la mort; entre le désordre qui retire tout objectif aux mouvements, tout sens aux paroles, et l'ordre, qui impose l'immuabilité et le silence. Les deux abîmes sont tout aussi dangereux l'un que l'autre; il faut, comme Jean le Bon à la bataille de Poitiers, se garder autant à droite qu'à gauche.» [9]

Sur le progrès

«La pire illusion: être emporté par le torrent et s'imaginer que l'on dirige le navire. (...) En créant d'énormes structures aux réseaux enchevêtrés, les hommes ont cru démultiplier leur capacité de comprendre et d'agir; mais ils se sont surtout dépossédés du pouvoir de choisir. Cela est vrai dans l'économie (les multinationales), dans la finance (...), dans la défense nationale (devenue préparation du suicide national); mais le domaine où cette dépossession est à terme la plus lourde de dangers est la recherche scientifique: nous risquons de ne plus maîtriser notre propre intelligence. Les avancées de la recherche scientifique ne pourront plus être présentées comme un progrès humain, mais comme une aggravation de notre schizophrénie.» [10]

Sur la guerre

« Seul l'homme – et peut-être aussi le rat – commet la folie de transformer sa violence en haine, et de commettre l'acte irréversible, l'acte irréparable, donner la mort à un de ses semblables. Par une aberration étrange, aux conséquences dramatiques, la plupart des cultures humaines présentent les guerres comme des épisodes grandioses de la vie des nations. (...) les hommes peuvent gagner des batailles, mais l'Homme perd toujours la guerre.» [11]

Sur les théories économiques et les impasses de la myopie libérale

«La discipline qu'est l'économie apparaît aujourd'hui dans l'état de balbutiement qui était celui de la mécanique avant Galilée. Certes, de multiples recherches ont permis d'analyser avec finesse les processus en cause; un prix Nobel est consacré à cette discipline (j'ai eu la chance d'être l'élève de l'un de ceux qui l'ont reçu); mais les concepts de base sont restés ceux de la fin du XVIIIe siècle.» [12]

«La faiblesse évidente de l'attitude libérale est de se fier à des mécanismes qui tiennent uniquement compte de phénomènes instantanés. Seules pèsent sur les décisions les conditions du moment. Tous les acteurs du "marché" réagissent aux propositions immédiates des autres acteurs. Personne n'est en charge de l'avenir à moyen et long terme, les orientations les plus catastrophiques peuvent donc être adoptées. (...) Le marché n'est qu'un cas particulier des processus se déroulant dans le cosmos; ceux-ci résultent d'interactions tenant compte de l'état de choses actuel, non de l'avenir, car cet avenir n'existe pas. Certes cette fermeture sur le présent est la règle dans le monde qui nous entoure; mais justement la spécificité humaine est d'avoir inventé demain et de mettre le présent au service d'un avenir souhaité. Se soumettre au marché, c'est renoncer à ce pouvoir, c'est s'abandonner à des forces sans doute pas aveugles mais myopes.» [13]

«Même si le marché était l'ordre naturel des choses, il ne serait nullement fatal. La construction de l'humanité par ses propres efforts a justement consisté en une lutte permanente contre la nature. Accepter les ukases de la nature, c'est nier la spécificité de notre espèce. Si le marché est "naturel", raison de plus pour tenter d'autres méthodes de régulation de l'économie.» [14]

[1] «À toi qui n'est pas encore né(e)», Calmann-Lévy, Paris, 2000, p. 15
[2] «Éloge de la différence», Editions du Seuil, Paris, 1978, p.107
[3] «Éloge de la différence», Editions du Seuil, Paris, 1978, p.191
[4] «Au péril de la science?», Editions du Seuil, Paris, 1982, p.150
[5] «Au péril de la science?», Editions du Seuil, Paris, 1982, p.216
[6] «Éloge de la différence», Editions du Seuil, Paris, 1978, p.188
[7] «L'exigence d'égalité – Textes des conférences et des entretiens organisés par les XXVIIIes Rencontres internationales de Genève», 1981, Editions de la Baconnière, Neuchâtel, 1982, p.54
[8] «Éloge de la différence», Editions du Seuil, Paris, 1978, p.41
[9] «Au péril de la science?«, Editions du Seuil, Paris, 1982, p.35
[10] «Abécédaire de l'ambiguïté», Editions du Seuil, Paris, 1989, p.75
[11] «Abécédaire de l'ambiguïté», Editions du Seuil, Paris, 1989, pp.125 et 127
[12] «À toi qui n'est pas encore né(e)», Calmann-Lévy, Paris, 2000, p. 173
[13] «À toi qui n'est pas encore né(e)», Calmann-Lévy, Paris, 2000, p. 175 et 176
[14] «À toi qui n'est pas encore né(e)», Calmann-Lévy, Paris, 2000, p. 189